

Serge Moscovici

Un « métèque » à Paris

Les tribulations d'après-guerre d'un jeune Juif de
l'Est qui voulait devenir un homme d'étude
(1948-1955)

Edition établie par Alexandra Laignel-Lavastine



*Chronique
des années
françaises*

EDITIONS X

[FMS – Bourse post-doctorale, 2017-2018]

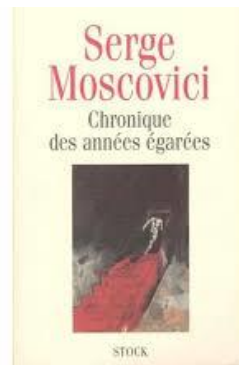
Les mémoires inédites de Serge Moscovici, II (1948-1955)

« Je suis né deux fois : en Roumanie par hasard,
à Paris par choix »

par Alexandra Laignel-Lavastine (Dr)

Ce projet consiste dans le dépouillement, le déchiffrement, la retranscription et le traitement d'un important fonds d'archives posthume (près de 500 dossiers et chemises), un fonds personnel entièrement inédit, retrouvé au domicile de Serge Moscovici (1925-2014) après son décès, par ses deux fils Pierre et Denis Moscovici. Ces chemises, recouvertes d'une écriture manuscrite, se trouvaient rangées dans une petite armoire de son bureau. C'est à la suite de cette découverte que les frères Moscovici m'ont contactés (voir plus loin).

Ce « géant » des sciences humaines à la notoriété internationale, qui fut un des fondateurs français de la psychologie sociale, qui a enseigné dans les plus grandes universités et dont



l'œuvre, traduite dans une quarantaine de langues et couverte de prix, a été profondément marquée par l'épreuve de l'antisémitisme, des pogroms et de la Shoah en Roumanie, son pays natal, avait déjà publié une magnifique *Chronique des années égarées* (Stock, 1997), unanimement saluée par la critique. Elle couvre sa période roumaine et s'interrompt à son arrivée à Paris, en janvier 1948, à 23 ans. Une ville qu'il ne quittera plus. C'est à cette date que débute la suite de sa chronique.

Ce *Nachlass* ou cette « chronique des années françaises », renferme la suite de ce projet autobiographique : une extraordinaire masse de notes préparatoires et d'esquisses (mais aussi de correspondances, des entretiens et autres matériaux) en vue de l'écriture du second tome de ses mémoires. Cette suite, qu'il évoquait souvent avec ses proches, devait donc s'ouvrir en 1948, mais le grand âge n'a pas permis à Serge Moscovici de mener à terme cette entreprise, sur laquelle il travaillait depuis les années 1990. Celle-ci évoque un peu, *mutatis mutandis*, *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire, des fragments-vestiges d'une entreprise autobiographique tardive, dont l'édition aura été établie de façon posthume. Les papiers retrouvés à son domicile témoignent ainsi d'un gigantesque effort pour avoir, une fois de plus, le dessus. Ils donnent à voir le combat bouleversant d'un géant de la seconde moitié du XX^{ème} siècle qui s'efforce, envers et contre tout, de rassembler ses souvenirs et de les mettre en ordre et en sens de façon à emporter sa dernière bataille : « rouvrir la mémoire » du demi-siècle écoulé,

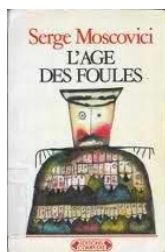
Le meneur apparaît comme une réponse à la misère psychique des masses.



Serge Moscovici

www.citation-celebre.com

Intérêt du projet. Au-delà de Serge Moscovici, c'est tout l'univers à la fois misérable et fascinant des réfugiés juifs d'Europe de l'Est de l'après-guerre à Paris que décrivent ces souvenirs. Mosco brosse leurs portraits et restitue leurs échanges. Où l'on mesure aussi



la part que ces « intellectuels étrangers qui ont fait la France », selon la formule de Pascal Ory, ont pu prendre dans l'explosion puis dans le rayonnement des sciences sociales — une part inséparable de leur parcours, des itinéraires qui se sont heurtés, par deux fois, au totalitarisme — au nazisme d'abord, au stalinisme ensuite. Le

Serge Moscovici

La machine à faire des dieux



Fayard

quartier Latin de Sartre et de Simone de Beauvoir, devenu presque un cliché, nous est désormais familier. Celui de ces réfugiés marginaux de l'Est condamnés à vivre dans des meublés miteux, en permanence affamés, sans-famille et sans amis, « Paul Celan, Chiva et moi, trois billets de loterie perdants », écrit Mosco, nous est, en revanche, beaucoup moins connu. Mosco le décrit ici de l'intérieur, et de façon magistrale. Mosco ne « romantise » pas la survie de ces exilés juifs vivant en permanence dans l'incertitude du lendemain : « la vie de bohème » et la vie prise à la légère n'étaient pas leur lot à eux. Ces souvenirs inédits de Serge Moscovici ont aussi ceci d'unique qu'ils sont servis par l'autoréflexion d'un grand psycho-sociologue, dont l'œuvre n'a cessé d'explorer la question de la subjectivité sociale.

Un destin emblématique. Aussi son destin est-il emblématique d'une génération, la génération issue de la guerre, et de celui de beaucoup d'autres « futurs grands », dont les portraits apparaissent dans ces pages (le poète Paul Celan, né à Czernowitz, y est, entre autres, omniprésent), mais aussi Isidore Isou, le fondateur du Lettrisme, dont il était très proche ; et encore l'ethnologue Isac Chiva, appelé à devenir le bras droit de Claude Lévi-Strauss, avec qui il va fonder le Laboratoire d'anthropologie sociale ; André Scharz-Bart (qui obtiendra le prix Goncourt en 1959 pour *Le Dernier des Justes* ; Lucien Goldman et beaucoup d'autres...

Mosco les englobe dans les réflexions que recèle ce fonds : réflexions sur la condition de Juif et d'étranger, sur l'extrême solitude de leurs débuts plus qu'incertains, parfois sur leur désespérance aiguë et sur la tentation du suicide ; sur le froid, la faim, la misère ; sur le difficile apprentissage du français, la question du changement de nom et de leur accent ; sur la peur du rejet et la vie de noctambule ; sur l'antisémitisme persistant de l'après-guerre et le relatif silence qui entourait encore l'extermination (« Dans les bistrot du quartier Latin, on parlait peu de la guerre. Comme si des millions de Juifs n'avaient pas été assassinés, mais littéralement engloutis par la terre ») ; sur « la vie d'hôtel » reléguée aux oubliettes ; sur l'effervescence qui régnait dans les cafés du quartier Latin, mais aussi leurs relations compliquées et avec les intellectuels de gauche fascinés par le Stalinisme (« le communisme nous rattrapait et le malentendu était total »), et avec ceux de droite dont ils se méfiaient, sans oublier « les israélites français », dont « un plafond de verre nous séparait ».



Il y a aussi les « maîtres » du jour qui leur tendaient — ou non — la main pour se transformer en « faiseurs de miracles ». Et non des moindres : ici des portraits de Claude Lévi-Strauss, Alexandre Koyré, Daniel Lagache, ... ; sur leur désir de devenir « des hommes d'études » et de ne pas céder « au vertige des existences ratées », pour reprendre la belle formule de Mosco qui, à son arrivée à Paris, travaillait... dans la confection. Mosco — et c'est une Première car il en a très peu parlé dans son œuvre publiée — évoque aussi longuement, dans ce fonds, son rapport au judaïsme et à son





identité juive car, note-t-il, « on ne guérit jamais de sa judéité ». (ci-dessus, en haut à gauche, la première carte de réfugié de Serge Moscovici, à 23 ans ; à droite, Serge Moscovici en train de signer sa Chronique en 1997.).

C'est dire si ces archives sont extraordinairement précieuses pour mieux comprendre l'état d'esprit et les débuts de ce « peuple du quartier Latin vivant dans des meublés », ces jeunes intellectuels qui avaient tout perdu, mais dont beaucoup deviendront, par la suite, célèbres. À quel prix, on le mesure justement en lisant ces notes, récits, portraits et esquisses...



Il ne me donc pas suffit donc pas de dépouiller, de déchiffrer et de transcrire ces matériaux. Ce travail implique un lourd volet éditorial (en cours) afin d'en faire un livre d'environ 300 pages, en retenant la période de l'après-guerre (jusqu'en 1955, date du mariage de Serge Moscovici



avec Marie Bromberg-Moscovici)), la plus richement documentée.

De fait, l'intention de Serge Moscovici était bien de faire revivre cette époque et ses protagonistes, lui qui, dès les premières chemises, note cette phrase de Montaigne trois fois soulignée : « En se peignant soi-même, on peint tous les hommes, car chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition ».

Pour mieux faire comprendre l'intention de Serge Moscovici, voici l'avant-propos qui précède ces Mémoires II :

Avant-propos

*« À ceux qui naîtront après nous,
Souvenez-vous de nous avec indulgence ».*
Brecht

Dans le premier volume de mes souvenirs, intitulé Chronique des années égarées (Stock, 1997), je m'étais efforcé d'apaiser les figures du passé. Il me fallait retrouver la trace et la signification de mes années roumaines, depuis

mon enfance jusqu'à mon départ pour Paris, en 1947, à l'âge de vingt-deux ans. Des années de mépris et de persécutions faites d'espoirs fauchés et d'enthousiasmes insensés. Elles suivirent les désordres du siècle et j'ai, en un sens, grandi au hasard de leurs coups de dés. J'éprouvais aussi le besoin de ressaisir la physionomie d'une existence qui s'était déroulée de façon trop insolite pour que je puisse m'en ouvrir à mes proches, sinon par allusions. Sans parler du fait que par deux fois, mon parcours s'est heurtée au roc du totalitarisme, au nazisme d'abord puis au stalinisme, deux régimes dont on aurait pu dire ce que Dante place en exergue de son enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ». Que j'en ai réchappé me surprend encore. J'y reviens brièvement dans le premier chapitre, sans quoi la suite serait incompréhensible.

Il me restait donc à l'écrire. Elle s'ouvre ici sur mon arrivée à Paris, en janvier 1948. Une césure logique, étant pour ainsi dire né deux fois : en Roumanie par hasard, à Paris par choix. Terre d'exil, terre d'asile : mais ce n'est pas cette France-là que j'étais venu chercher. La mienne était avant tout le pays de la Liberté et de la Création. Et n'oublions pas qu'à l'époque, Paris était encore à la modernité ce que Rome fut à l'Antiquité. Depuis, je n'ai jamais pu ni voulu vivre ailleurs que dans ma ville élue. En cela au moins, j'ai accompli mon rêve, tenu le serment que je m'étais fait à moi-même en 1942 si je survivais à l'apocalypse nazie — devenir un homme d'étude —, et même un peu contribué au rayonnement de la France dans le monde. J'estime avoir enfin le droit de l'écrire, car comme disait Kipling : « Ce que je sais, j'en ai payé le prix ! »

J'ai choisi dans ces pages de me concentrer sur la fin des années 1940 et le début des années 1950, quand la Ville-Lumière, qui était encore loin d'être pour nous la capitale de la lumière, abritait, au quartier Latin notamment, des cohortes d'exilés solitaires et démunis dans mon genre, parmi lesquels de nombreux rescapés Juifs d'Europe de l'Est. On ne mesure plus, aujourd'hui, à quel point leurs premières années furent incertaines, difficiles, parfois cruelles. « Si vous avez la chance d'avoir vécu jeune homme à Paris », écrit Hemingway, « où que vous alliez pour le restant de votre vie, cela ne vous quitte pas car Paris est une fête. » J'ai vécu jeune homme à Paris, où j'ai eu faim tout le temps de 1948 à 1952. Et ce qui ne m'a jamais quitté, ce furent plutôt ces cinq premières années d'errances et d'inquiétude, dont on peut difficilement se faire une idée en ces temps plus calmes. Je me sentais comme un marin perdu en haute mer sur une barque de sauvetage, attendant que quelqu'un me tende un bâton pour échouer sur la terre ferme. Mais qu'aurait été le Paris de l'après-guerre sans ses intellectuels et artistes étrangers, des apatrides sans-retour, sans attaches ni postérité, mais dont beaucoup feront par la suite la France ?

Ces marginaux, condamnés à vivre dans des garnis bon marché, des bateaux où se concentrait toute la misère humaine, vivaient aux oubliettes dans des trous sales et inconfortables, loin des images d'Epinal sur l'insouciance de la vie de bohème ou de l'habituel folklore gravitant autour des éditions Gallimard, du Flore et des Deux Magots. Pour ne rien dire de l'hostilité dont nous faisons l'objet, à un moment où Le Capital était devenu l'horoscope du siècle et où, dans les milieux intellectuels, être un réfugié d'Europe de l'Est restait assimilé à un acte de haute trahison car nous avions fui le communisme, autrement dit le paradis sur terre. Je n'en menais pas moins, avec mes compagnons d'exil, une triple vie, entre mes études de psychologie, qui n'avaient alors aucun débouché, la nécessité de travailler pour survivre et une existence de noctambule.

« À la sueur de ton front, tu gagneras ton pain ». J'ai gagné mon pain à la sueur de mon front, en travaillant jusqu'en 1950 dans la confection. Misérable condition. À présent que je m'en suis sorti, les gens trouvent ces débuts anecdotiques, presque amusants : la vie d'hôtel, la confection, le prolétariat des cantines populaires, le statut d'étranger ou de « mèteque », comme on disait alors... Ils ne voient pas combien notre confiance dans le monde, l'avenir et les hommes était durablement ébranlée. « La connaissance par l'Épreuve » dont parlait Eschyle, nous l'avons expérimenté de l'intérieur et tout ce que j'ai compris, je l'ai compris de haute lutte.

Que fait-on quand on entreprend un récit autobiographique tardif ?

Si tout écrit est un fardeau, on ne saurait tourner indéfiniment en rond dans la cage de ses souvenirs, ni se contenter de les accrocher au porte-manteau du temps. En revenant sur sa vie, on cherche à en reprendre possession. Aussi ai-je tenté de retrouver le jeune réfugié que j'étais alors, sans jamais oublier le mot de Montaigne selon lequel, en se peignant soi-même, on peint tous les hommes puisque « chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition ». L'exercice ne vaut, bien sûr, que si on s'y livre avec sincérité. En outre, écrire son autobiographie ne consiste pas à écrire son l'histoire, mais la façon dont on l'a vécue. Il ne s'agit pas de faire le récit de ses souvenirs, mais de les faire dialoguer entre eux.

Et de répondre à la seule question qui vaille : qui étais-tu en ce temps-là, qui es-tu aujourd'hui et, surtout, qu'as-tu fais de toi-même ?

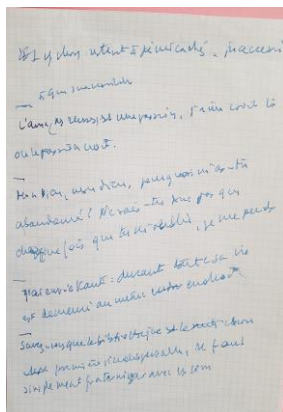
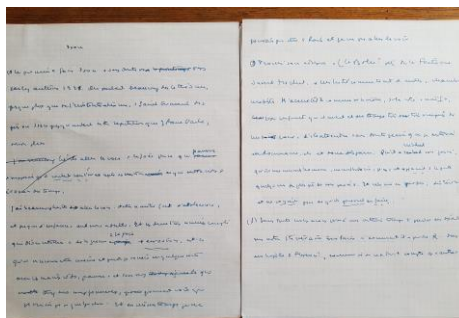
S. M.

Etat d'avancement du projet

Dépouillement du fonds d'archives. Le dépouillement de ce fonds d'archives (ici provisoirement nommé Mosco-Mémoires II), soit environ 500 chemises en tout, est aujourd'hui achevé. Ce travail de déchiffrement et de retranscription est long, l'écriture manuscrite de Serge Moscovici étant souvent difficile à lire, la masse à traiter importante et les notes souvent rédigées en plusieurs langues (français, anglais, roumain, italien, russe, hébreu...), toutes langues que je possède.

Phase I : Première exploration / aperçu des matériaux.

Lorsque j'ai déposé ce projet, au printemps 2018, et au terme d'une première exploration, il m'avait semblé qu'une partie de ces matériaux autobiographiques, répartis dans des dizaines de pochettes, de chemises et de sous-chemises, parfois recyclées, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, n'étaient guère exploitables en l'état, et j'avais de prime abord envisagé un volume relativement fragmentaire, organisant les fragments par thèmes.



Pour se rendre peut-être la tâche plus légère, Mosco avait du reste opéré un début de classement dans cet énorme magma. Le signe qu'il avait déjà en tête certaines scansions ou séquences de ce deuxième tome. Un début d'ordre, en tout cas : par année, par lieu, par figures (les amis, les maîtres, les femmes) et par thèmes en toile de fond : l'exil, la solitude, la pauvreté, le Paris des réfugiés de l'immédiat après-guerre au quartier Latin, les premiers maîtres, la découverte du métier « ésothérique » de chercheur, l'explosion des sciences sociales, la condition de « mèteque » ...

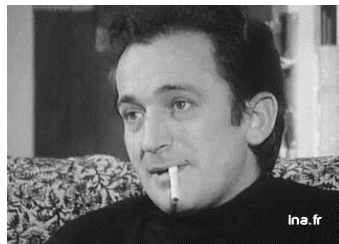
Années & lieux. Certaines chemises en carton souple portent les indications suivantes : « Année 1948 », « 1949 », « 1951 », etc. Les lieux, de diverses natures, correspondent à des épisodes importants de sa vie : « Saint-Sauveur », « New York » [où il a longtemps enseigné, à la New School for Social Research], « le Vieux Pressoir (près de

Honfleur, où Daniel Lagache l'avait expédié pour y travailler au calme), ou encore « Vincennes » [les débuts de la fameuse fac de Vincennes), « Montparnasse », « La vie d'hôtel », etc.

Thèmes. On voit aussi se dégager un premier classement à la fois thématique et chronologique, correspondant à des titres de chapitres, comme : « L'énigme de l'arrivée », « Un sans-personne à Paris », « Femmes », « Notre trio de métèques », « Ne dis jamais que tu suis ton dernier chemin... », « Marie », etc. D'autres chemises attestent son souci de retracer la grande époque des sciences sociales, moment où Mosco lui-même devient chercheur. « Chercheur » : dans une de ses notes manuscrites, il écrit : « Je ne savais même pas, en arrivant, ce que ce mot pouvait bien vouloir dire ».



Les maîtres et les amis. On trouve ainsi une chemise « [Daniel] Lagache » (*ci-dessus*), « [Alexandre] Koyrée », « [Georges] Gurvitch » ou « [Claude] Lévi-Strauss ». Sur d'autres chemises, on lit : « Les grandes amitiés », « Cercles d'amis » ou « Rencontres ». Plusieurs portent la mention de prénoms : « André [pour André Swartz-Bach] », qui reçut le prix Goncourt en 1959 pour *Le Dernier des Justes* ; « Paul [Celan] »,



« Paul et Gisèle [Lestranger, la femme du poète] », ou

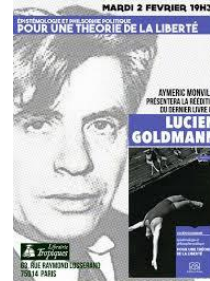
« [Isac] Chiva », l'ethnologue, qu'il appelle « son plus vieux copain ».



Le « trio de métèques ». Mosco, Chiva, Celan. Les liens qui unissaient Mosco avec le grand poète juif de langue allemande Paul Celan (*ci-dessous*) et avec l'ethnologue Isac Chiva (fondateur avec Claude Lévi-Strauss du Laboratoire d'anthropologie sociale, à droite) — tous deux nés en Roumanie et exilés à Paris, comme lui, où ils se retrouvent en 1948 — faisaient bien partie de ses « grandes amitiés ». Ils sont d'ailleurs les plus présents. Mosco, dans ses notes, évoque ainsi leur « trio de métèques ». Un trio qui leur « tenait pour ainsi dire lieu de



famille ». Tous trois avaient en commun d'être de jeunes Juifs roumains surdoués et sans le sous. Tous trois étaient des rescapés : Isac Chiva avait survécu à seize ans au pogrom de Iasi de la fin juin 1941 et Mosco à celui de Bucarest, en janvier de la même année. Paul Celan, lui, était un miraculé de l'extermination systématique, par les Roumains, des Juifs de Czernowicz et de Bucovine, et avait perdu ses deux parents au camp de Mikhaïlovka. Il s'est suicidé en 1970, en se jetant du pont Mirabeau. (À droite, Lucien Goldman)



Phase II : Exploitation. J'ai exploité ce fonds en retranscrivant de façon systématique, sur un manuscrit séparé, l'ensemble des notes prises par Serge Mosco. Je les ai ensuite ventilées par thèmes et par ordre chronologique, en affinant au fur et à mesure ce classement et cette distribution. Je me suis aperçue que le relatif « désordre » qui m'était apparu à la première lecture dissimulait en fait un ordre plus caché, clairement apparent dès lors qu'on organisait les lignes de force de ce texte de façon logique et chronologique.

Du coup, j'ai revu la dimension fragmentaire du manuscrit que j'avais envisagé au tout début de ce travail, me rendant compte que les différentes pièces du puzzle s'imbriquaient parfaitement les uns aux autres. En outre, plusieurs ébauches de plan, rédigées par Mosco, me guident dans l'organisation de ces notes et la reconstruction du manuscrit.

Phase III, rédaction & Protocole d'écriture. J'ai donc opté pour la solution suivante, qui sera aussi plus plaisante à lire : rédiger. Dans cette rédaction, rien, strictement rien, ne viens de moi : tout est de Moscovici. Pas une formule, pas une phrase, qui ne soit de lui. Je me suis contentée, ayant à charge d'établir » cette édition, de procéder à des « raccords », indispensable à la fluidité du texte, mais des raccords toujours aussi neutres que possible, en m'effaçant. Un peu comme si j'avais affaire un patchwork (Mosco évoque d'ailleurs lui-même le « patchwork ou le bric-brac d'une vie reconstituée ») dont il s'agit de coudre les pièces entre elles avec un fil invisible.

Etant par ailleurs éditeur de sciences humaines depuis vingt ans, je crois en avoir les compétences. Il se trouve aussi que plusieurs aspects de ma propre biographie intellectuelle me permettent de réaliser ce travail, dans lequel me guident trois critères essentiels : la fidélité à la pensée de Mosco, la rigueur et l'humilité.

D'une part, j'ai bien connu Serge Moscovici et lui-même me parlait souvent et longuement de ce projet mémoriel (cf. en annexe :

Portrait de Serge Moscovici joint, publié dans *Le Monde* en 2002). Il nous est par ailleurs arrivé de travailler ensemble. Serge me faisait confiance et il lui est arrivé de faire appel à moi lorsqu'il avait du mal à coucher un texte par écrit, aussi suis-je assez familière de sa façon de penser et d'écrire (ce fut par exemple le cas pour ses « Notes sur la conditions juive », que j'ai publié à titre posthume dans *Les Temps Modernes*, octobre 2016, p. 151-168.).

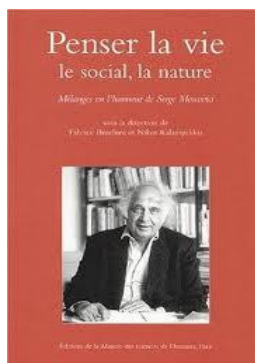
Enfin, il se trouve que je suis, sur le plan de recherche, une spécialiste de la Roumanie de l'entre-deux-guerres et des années de guerre, de la Shoah, de l'antisémitisme, de la période communiste (cf. ma thèse de doctorat soutenue en Sorbonne en 1996 et consacrée au philosophe Constantin Noïca, maître à penser de la Garde de fer, les fascistes roumain, puis grand inspirateur du national-communisme (*Philosophie et Nationalisme, le paradoxe Constantin Noïca : de la Garde de fer des années 30 au national-communisme*, Bucarest, Humanitas, 1998 pour l'édition roumaine, trad. E. Marcu, 390 pages).

Trois autres de mes livres ont ainsi un rapport direct avec ce fut la vie de Serge Moscovici : *Cioran, Eliade, Ionesco : L'Oubli du fascisme. Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris, PUF, collection « Perspectives critiques », 2002, 550 pages. D'ailleurs dédié à Isac Chiva, qui m'était très proche et était aussi le meilleur ami de Mosco. Puis ce fut la grande aventure liée à la publication, la traduction et à l'édition critique de *Cartea Neagra : Le livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie (1941-1944)*, de Matatias Carp ; Alexandra Laignel-Lavastine pour l'apport du projet, la traduction du roumain, l'introduction, la présentation et l'édition critique, Paris, Denoël, 2009, 750 pages (avec l'aide de la FMS). Serge Moscovici, qui m'a accompagné de ses encouragements tout au long de cette folle entreprise, avait commenté ce livre à sa sortie dans l'hebdomadaire *L'Express* (du 5-11 mars 2009). Il en disait ceci : « L'ouvrage de Matatias Carp est saisissant. Par son objectivité, sa sobriété, son "naturalisme", il a une force implacable, rehaussée par le travail admirable d'Alexandra Laignel-Lavastine ». A suivi la direction d'un autre ouvrage sur le même sujet : *L'horreur oubliée : la Shoah à la roumaine*, numéro spécial de la *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 194, janvier-juin 2011 (sous la dir. de, en coll. avec Florence Heymann), 700 pages, 2011.

J'ai également beaucoup travaillé sur le retour précoce du nationalisme en Roumanie dès 1945 puis après 1989, un thème qu'il aborde également (notamment dans « Fascisme et communisme en Roumanie : enjeux et usages d'une comparaison », dans Henry Rousso (sous la dir. de), *Stalinisme et nazisme : Histoire et Mémoires comparées*, Editions Complexe, Bruxelles, 1999, p. 201-245 ; Nebraska University Press pour l'édition américaine) ; « Le XX^{ème}

siècle roumain ou la modernité problématique », C. Delsol et M. Maslowski (sous la dir. de.), *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*, Paris, PUF, 1998, p. 563-587, Prix de l'Académie des sciences morales et politiques ; ou encore « Les avatars du post-communisme », *Les Temps modernes*, mars-mai 2001, p. 158-212 et « Le jeune Cioran : De l'inconvénient d'avoir été fasciste », *Le Débat*, n° 93, janvier-février 1997, p. 102-120.

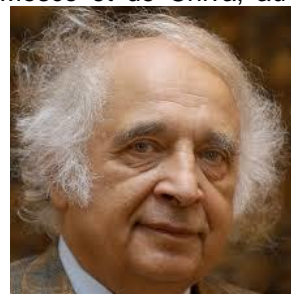
Je suis également une spécialiste reconnue de l'histoire des intellectuels d'Europe de l'Est au XX^{ème} siècle, par de nombreux articles publiés au fil des trente dernières années, et deux livres sur la dissidence, un thème très présent chez Moscovici : *Esprits d'Europe. Autour de Czeslaw Milosz, Jan Patocka, Istvan Bibo : essai sur les intellectuels d'Europe centrale au XX^{ème} siècle*, Calmann-Lévy, 2005, 353 pages ; Folio-Gallimard, 2010 pour l'édition de poche. Prix de l'Essai Européen : Laudatio par Bronislaw Geremek, ministre des Affaires étrangères de Pologne (ouvrage traduit dans six langues) ; et, en 1998, *Jan Patocka : L'esprit de la dissidence*, Paris, Editions Michalon, collection « Le Bien commun » (dirigée par A. Garapon), 1998, 123 pages.



Ayant eu la chance de bien connaître Serge Moscovici et certains des protagonistes de ces Mémoires II, je connais donc bien sa tournure d'esprit et les événements auxquels il fait référence dans ces Mémoires II, qui m'ont par ailleurs, pour certains, été racontés par Isac Chiva, par le fils de Paul Celan, Eric Celan et par la compagne d'Isac Chiva, Danièle Cyna, ce qui rend possible leur contextualisation, leur compréhension, leur décryptage et les indispensables recoupements. Pour ce travail assez titanesque, ma collaboration amicale avec Alain Badiou, qui dirige l'Unité de recherches Paul-Celan à l'ENS, m'est également d'une aide précieuse, ainsi que le fait d'avoir personnellement rencontré André Schwartz-Bart en Guadeloupe, sur la recommandation de Mosco et de Chiva, au début des années 2000.

Toutes ces raisons expliquent pourquoi les deux fils de Serge Moscovici ont pensé à moi afin d'exploiter ce fonds posthume.

Phase IV : état d'avancement du projet. À ce jour, j'ai intégralement rédigé les cinq premiers chapitres (110 pages, 200 000



signes), le sixième est en cours, et les quatre derniers seront bouclé pendant l'été, ainsi que mon introduction et une postface de Pierre et Denis Moscovici.

Table des matières : 10 chapitres

INTRODUCTION, par Alexandra Laignel-Lavastine

AVANT-PROPOS, par Serge Moscovici

CHAPITRE I

Des rives du Danube aux bords de la Seine : L'énigme de l'arrivée

CHAPITRE II

Un sans-personne à Paris et l'atelier de confection du père Krauze

CHAPITRE III

Ma providentielle rencontre avec Chiva et le comptoir des petits fabricants de chaussures

CHAPITRE IV

Notre « trio de métèques ». Paul Celan Isac Chiva et moi : trois billets de loterie perdants

CHAPITRE V

L'année 1949 : « Ne dis jamais que tu suis ton dernier chemin... »

CHAPITRE VI

Les faiseurs de miracle et l'ésotérique métier de chercheur

CHAPITRE VII

Le peuple du quartier Latin et la vie d'hôtel

CHAPITRE VIII

Les femmes, ou comment nous relier à la vie

CHAPITRE IX

Nous et les autres : les intellectuels communistes, les « israélites français » et l'exil roumain

CHAPITRE X

Marie

ANNEXE

Correspondance inédite avec Isac Chiva

POSTFACE,

par Denis et Pierre Moscovici

Quelques extraits du manuscrit, tirés des cinq premiers chapitres rédigés :

[...] « La mort est un maître venu d'Allemagne à l'œil bleu », *Der Tode ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau*, écrit le poète Paul Celan que je devais rencontrer plus tard à Paris, « il habite notre maison et il ne te rate pas », *er trifft dich genau*. La mort m'avait raté. Par hasard, parce que mon père, qui ne faisait que déménager, m'avait placé en 1936 chez ma tante, à Bucarest. Si j'étais resté en Bessarabie ou en Bucovine, reconquises dès l'été 1941, j'aurais dû connaître le même sort que les miens. Rares furent en effet les Juifs qui réchappèrent aux sanglants massacres perpétrés par l'armée, les unités de police et de gendarmerie roumaines, sorte d'équivalents des *Einsatzgruppen*, parfois horrifiés, ce qui n'est pas peu dire, par la sauvagerie des tueries « à la roumaine ».

C'est d'abord cette volonté de tourner le dos au passé qui m'avait conduit à percevoir Moscou comme ma Terre promise. Je parlais le russe, appris dans l'enfance. Sur la mentalité et la réalité soviétiques, je n'avais, par contre, que quelques idées floues. Je rêvais surtout, dans mon idéalisme, de rejoindre une avant-garde d'hommes conscients et rebelles, de participer à une lutte historique et même d'apporter ma pierre à une critique constructive du marxisme... Sans compter que l'armée Rouge avait contribué à nous libérer et qu'en 1941, les Roumains avaient d'emblée assimilé leur guerre contre la Russie — transfigurée en « sainte croisade contre le judéo-bolchévisme » —, à une guerre contre les Juifs. Cela nous rapprochait des vainqueurs.

[...] L'année 1946, certainement l'année la plus longue de ma vie, je l'ai passée, comme pour parfaire mon éducation sauvage, à voyager en Europe, à une période où, le chaos aidant, il était encore assez facile de se déplacer librement. Or, je pressentais qu'un de ces voyages serait sans retour. La Roumanie était alors une des plaques-tournantes de l'émigration clandestine vers la Palestine, *l'Alya Beth*. Envoyé par Dov Berger, l'émissaire du foyer juif en Palestine (*Yichouv*) basé à Bucarest, ma mission consistait à pérégriner dans les camps dits de « personnes déplacées », pour l'essentiel des survivants de la Shoah. Avant de partir, Dov m'avait remis un *zettel*, une lanière de papier couverte d'une fine écriture en hébreu, censée me tenir lieu de passeport. Il souhaitait que j'établisse les contacts nécessaires à notre réseau pour aider les rescapés d'Europe de l'Est à gagner clandestinement la Palestine, via les ports italiens ou français.

[...] Du reste, serais-je capable, à Paris, de reprendre pied dans la réalité ? Car survivre aux siens, c'est être condamné à vivre dans la douleur d'une faute indélébile. En cela, la vie d'un rescapé reste perpétuellement menacée de l'intérieur : elle n'est plus ce dont on peut jouir, elle devient ce à quoi on ne peut plus jamais entièrement se fier. Or, que pouvait bien espérer un jeune homme oscillant entre la culpabilité, la crainte de l'inconnu, l'impatience de commencer une vie nouvelle et la conscience d'appartenir à une génération qui venait de recevoir six millions de morts en héritage ? N'allais-je pas, une fois encore, me faire à moi-même des pâtés de promesses que la première vague emporterait ? Mais ce n'était pas le moment de m'abandonner au vertige des existences ratées.

[...] L'arrivée à Paris fut sans conteste l'événement capital de mon existence. Un exil se terminait, un autre commençait. Mais l'exil est un art qui s'apprend.

[...] À l'été 1942, quand la menace d'une déportation se fit imminente, je m'étais juré que si j'en réchappais, je deviendrais un *homme d'étude*. Ce vocable, je le revendique. Non pas un homme du Livre, mais un homme *des* livres. La notion d'homme d'étude renvoyait dans mon esprit à une figure composite, un mélange de Spinoza, de Marx et d'Einstein qui me semblaient appartenir à cette famille de penseurs pour qui l'étude est chose sacrée, aussi salvatrice que la prière. Je lisais à l'époque de façon paresseuse, songeant au moment où je pourrais m'y consacrer du matin au soir. Ce serment m'imposait un devoir tout en me donnant l'obscur sentiment d'avoir été appelé. Pour qui est né dans une famille juive de l'Est, je savais toutefois que long serait le chemin à parcourir, entre le détour des persécutions, l'aiguillon d'une histoire jalonnée de tant de grands noms et de grands livres, mais aussi de luttes avec soi-même, avec sa propre intimidation, avec le désespoir et le deuil sous toutes leurs formes.

[...] Adolescent, et avant que le ciel ne nous tombe sur la tête, mon père, qui s'était laissé convaincre que je devais entrer au lycée, m'avait lui aussi parlé avec déférence des études, mot qu'il prononça en yiddish afin de lui restituer toute sa solennité. Un homme sans instruction, disait-il, lui qui se prenait pour un rustre des champs, ressemble à celui qui traverse une frontière avec un faux passeport, tremblant d'être démasqué. Cependant, avant de songer à étudier à Paris, encore fallait-il gagner ma vie. Et j'étais assez lucide pour savoir qu'un passé comme le mien ne me prédisposait pas à une existence normale. L'association caritative qui m'avait accueilli m'aida en me proposant un boulot chez Monsieur Krauze, dans la confection, rue des Gravilliers, à côté de la rue du Temple. J'étais loin de l'objectif que je m'étais fixé, mais bien déterminé à recommencer enfin par le commencement, à reprendre les choses par le début et à m'en tirer

avec peu, en m'interdisant de regarder en arrière.

[...] Au début, travailler chez Krauze, un Alsacien, était une véritable torture. Au cours des six premiers mois, il n'en était pas moins la seule personne que je connaissais en France, même si son atelier m'isolait terriblement. Je me retrouvais dans un milieu juif — ses quatre employés l'étaient —, et à des années-lumière de la vie intellectuelle et artistique parisienne. Je n'avais bien entendu aucune aptitude au travail manuel. J'étais même si maladroit que je ne pouvais planter un clou sans m'ensanglanter les doigts. De coup, je m'y prenais avec tant d'application qu'à la tombée de ma nuit, je sortais éreinté de ce lieu qui s'est gravé en moi sous l'image d'une immense table noire sur laquelle on coupait les pièces de tissu.

Pour le reste, il fallait acquiescer avec complaisance à tout ce que disait le patron, enfin quand il nous adressait la parole. C'est à peine si, ma journée terminée et après avoir dévalé l'escalier, je parvenais à me traîner jusqu'à l'hôtel, le dos, les reins et les jambes endolories. C'est paradoxalement à Paris que j'ai vraiment su ce qu'était la pauvreté.

J'ai malgré tout fini par m'habituer à cet emploi de coupeur que je n'aurais jamais imaginé faire. Après tout, j'étais mécanicien-ajusteur ! J'avais auparavant étudié dans un lycée industriel en 1939, me destinant alors, selon le souhait de mon père, au métier d'ingénieur naval qui m'était à peu près aussi familier que l'autre face de la lune. Avant d'en être chassé avec le tampon infamant « Juif », j'y avais appris, non sans persévérance, à limer ou à assembler des bouts de ferraille. Mais des étoffes ? Puis à dix-neuf ans, fin 1944, je m'étais fait embaucher, avec un ancien camarade du travail forcé, dans une usine métallurgique de Bucarest, plutôt heureux de rapporter de l'argent à la maison et d'être en contact avec le monde ouvrier. J'avais obtenu un poste à la soudure électrique. Il me plaisait de porter un masque protecteur, pareil au heaume d'un chevalier du Moyen Âge, et de suivre le mouvement des gerbes de flammes sortant du chalumeau. Je n'avais, en revanche, jamais manié les ciseaux. Quand je ne coupais pas, le patron m'envoyait faire des commissions. On aurait cependant tort de négliger son rôle dans la vie intellectuelle française : j'ai appris, des décennies plus tard, que le psychanalyste Boris Cyrulnic, dont les deux parents furent déportés à Auschwitz, fut également garçon de courses chez Krauze...

C'est aussi ce dernier qui, en 1948, me rebaptisa. Je m'appelais, à l'époque, Shrul Hersh. Au bout de deux ou trois semaines, prétextant que mon prénom était trop difficile à prononcer, Krauze fut tout content de m'en trouver un autre : « Solly ». Il entendait à tout prix faire de moi un bon immigré. Puis il décréta que les « Solly » ne couraient pas non plus les rues, sur quoi il eut une illumination :

« Désormais, tu t'appelleras "Serge" ! Tu sais pourquoi ? C'est un prénom plus facile à retenir et il est russe. Donc on ne te demandera plus d'où tu viens ! Changer de nom ne porte ni chance ni malchance quand on est jeune. Et quand on est vieux, c'est plus la peine. Essaie une fois avec ton prénom juif, rien que pour voir ! ».

Je tentais de résister : « Mais vous êtes fou ! Quand les filles vont entendre "Serge", elles vont penser que je tombe tout droit de la Volga dans leur lit ! » Je n'avais quand même pas traversé l'Europe pour me retrouver chez moi ! J'ai fini par céder et si j'avais un peu de mal à me faire à mon nouveau prénom, au point que j'hésitais à me reconnaître quand on m'appelait, je le porte toujours aujourd'hui. Shrul-Solly, dit(s) « Serge » : mon double. Un étranger *dit* français, autrement dit un quasi-imposteur. Mais après tout, cela m'indifférait. Sur mon nom de famille à coucher dehors, je restais par contre intraitable : je me serais senti comme une femme qui se marie. Ce grand désordre des noms est assez fascinant. Mon ami Isidore (Goldstein) fera de son diminutif, Isou, son pseudonyme d'écrivain. Chez Isac Chiva, le prénom avait carrément disparu : pour de mystérieuses raisons, il détestait, après-guerre, qu'on l'appelle « Isac ». Résultat : on s'est tous habitués à l'appeler « Chiva » [Kiva], devenu avec le temps son quasi-prénom. Pour son nom de poète, Paul, lui, inversa « Antschel », son patronyme d'origine, en Celan. Et je m'étais laissé rebaptiser « Serge » — exit « Shrulik ». Ainsi que l'écrit Paul Celan dans ses *Entretiens dans la montagne*, « Un soir que le soleil, pas lui seulement, avait sombré, s'en fut alors, quitta son logis et s'en fut le Juif, le Juif fils d'un Juif, et avec lui s'en fut son nom, son nom imprononçable [...] ». Pour pouvoir remettre leur vie sur le métier et trouver dans l'exil une forme de refuge, les Juifs étrangers éprouvent peut-être le besoin de changer de nom.

Quoi qu'il en soit, je commençais à oublier qui j'étais, sinon le jeune homme le plus vieux et le plus esseulé de l'univers. Je savais pourquoi j'étais venu à Paris : il s'agissait de réussir ce que j'avais échoué à Bucarest après la guerre. Mais en un sens, j'avais la sensation que certaines choses se répétaient : le travail forcé hier et, *mutatis mutandis*, le travail manuel chez Krauze. Et puis la solitude et la peur. Car Krauze avait décidé de me mener la vie dure et me traitait sans arrêt de « coupeur d'occasion ». Etre méchant n'est pas à la portée du premier venu : il y faut de l'obstination et de l'exercice. En outre, il me semblait que ses yeux disaient ce que ses lèvres taisaient : « Sale youpin ! ». Aussi prenait-il un malin plaisir à me confier les travaux en principe interdits pendant le shabbat et à me demander si j'allais envisager, oui ou non, de me servir un jour de ma « tête juive ».

[...] À d'autres moments, il me semblait que les Français n'avaient pas tort de me considérer comme un intrus, un *Heimatlos*. Ou comme un pitoyable spécimen issu d'une de ces peuplades qui, n'étant

pas vraiment parisiennes, sont assises à l'ombre de la mort. En effet, je n'ai pas tardé pas à m'apercevoir que pour un parisien, la province et l'étranger désignaient pour ainsi dire une même région infernale. D'une part, il y avait les parisiens de Paris et, de l'autre, les demi-civilisés, à savoir les provinciaux. La province apparaissait comme une sorte de désert sans art et sans philosophie, réduite à de simples lieux de villégiatures ou de convalescence. Enfin, il y avait les quart-civilisés : les « macaques », les Juifs, les étrangers. Isolé, je m'effiloçais intérieurement et m'égarais dans d'épuisants monologues avec moi-même. À Montesquieu, j'aurais alors voulu demander : « Monsieur, comment peut-on être Français ? »

[...] On ne mesure plus aujourd'hui à quel point les Juifs qui n'avaient pas été exterminés étaient « abîmés ». Certains buvaient beaucoup, que ce soit dans les faubourgs populaires ou dans les cafés du quartier Latin, peut-être leur manière à eux de s'autodétruire afin de ne pas survivre à leurs morts. Dieu les avait abandonnés et, sous leur crâne, la guerre se poursuivait. Cet état d'esprit était encore très présent en 1948 : la peur que « cela ne recommence » nous habitait et nous avions la conviction qu'il fallait profiter, non pas de la vie après la fin des hostilités, mais de ce moment de répit. Il y avait encore des restes, dont nous faisons partie, mais plus de peuple juif. Et nous savions que jamais il ne nous serait donné de vivre une vie ordinaire. Il aurait fallu pour cela que nous expulsions nos années de persécution. Or, je ne pouvais ni n'avais envie d'oublier.

[...] Ma rencontre providentielle avec Isac Chiva et Paul Celan, aussi seuls, démunis et affamés que moi à Paris, marqua le début d'une grande amitié, soudée par une communauté de destin, d'où une sorte de « familialité » en même temps qu'une familiarité. Et c'est en cet été 1948 que nous avons décidé, ensemble, de nous en sortir à tout prix. Et, pour commencer, de nous inscrire à la Sorbonne. Sans Chiva et Paul, sans la vigueur avec laquelle ils me secouèrent de ma léthargie, je crois que j'aurais sombré.

[...] À Paris, les gens ne devaient pas être conscients de l'immense effort que déployait Chiva, né comme moi en 1925, pour suturer sa plaie mal fermée : le pogrom de Iasi. Je l'appelle « Chiva » [Kiva] car nous ayant refusé son prénom, il nous obligeait, ainsi que l'ai mentionné, à nous réfugier dans son nom. Il y avait pourtant, dans ses yeux aussi, une tristesse méditative particulière, comme s'il s'efforçait d'enfermer ses émotions dans une coquille de noix. À l'époque, et cela valait pour toute notre petite troupe de loqueteaux, nul n'aurait pu imaginer qu'il deviendrait, quelques années plus tard, une figure majeure de l'ethnologie française, au Musée des arts et traditions populaires d'abord, puis au CNRS et comme directeur de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

[...] La question du français me tourmentait dans la mesure où l'on n'habite jamais une autre langue comme la sienne. Or, quelle impasse de ne pouvoir l'utiliser quand on débute une nouvelle vie. Pour nous, la chose se compliquait du fait qu'il y avait pour ainsi dire la langue des mères, le roumain ; mais aussi la langue des pères, l'hébreu, ce que Paul Celan appelait la *Vatersprache* — et nous avons tous été à l'école hébraïque. Quant au yiddish, nous le parlions aussi à la maison. Tout Juif de Bessarabie savait par ailleurs le russe et l'allemand sans les avoir vraiment appris. Et en ce qui me concerne, il en allait de même pour l'italien et l'anglais, acquis durant mes pérégrinations à travers l'Europe.

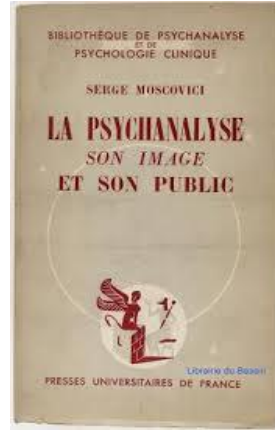
Pour remédier à cette situation, Chiva, Celan et moi avons pris une résolution quelques mois après avoir fait connaissance un jour que nous étions attablés au café Louis-Philippe, dans Le Marais : passer une bonne fois pour toute au français et nous interdire de parler roumain entre nous. Nous nous y sommes tenus. Une fois cette décision arrêtée, je crois être parvenu en trois semaines à ne plus rouler les « r » en les avalant.

[...] Il n'empêche qu'à Paris, en 1948, ni Chiva ni Celan ni moi n'avions d'existence plausible. Mais nous possédions une chose en commun : la rage de vivre et le besoin de prendre notre revanche sur la mort, toutes choses qui, pour les Français, semblaient si naturelles.

[...] À Paris, nous avions en partage notre condition d'apatrides, étant tous trois des réfugiés juifs roumains sans-retour, sans-famille, sans amis et sans le sou. Et, bien sûr, un parcours semblable : nous avions réchappé au nazisme avant de fuir le stalinisme, et une même inquiétude nous taraudait : comment tracer notre voie en France ? Au fond, nous ne possédions qu'une chose : le temps, la seule propriété qui vaille. Et la conviction qu'il ne suffit pas de vivre, mais de *faire* sa vie, quitte à en crever. Il y a deux sortes d'hommes : les uns sont nés, les autres se sont faits. Nous relevions de la seconde catégorie. Trois vies ébréchées que la marée des persécutions et les aléas de l'histoire avaient déposé là, en bordure de la société, car pendant les premiers temps, nous vivions, avec notre allure rustique, en provinciaux largement en marge de l'aristocratie intellectuelle et artistique parisienne. L'obstination se fortifiait en nous quand nous étions ensemble, mais s'évanouissait quand chacun retournait à sa solitude. Nos errances nous conduisaient de garnis en meublé et chacun s'endormait avec sa chemise, ses cauchemars, ses rêves et ses ruminations. Mais on se retrouvait le lendemain et nous pouvions échanger pendant des heures, avec l'insatiable frénésie des inquiets, des angoisseux et des exilés.

[...] De la psychologie, je ne savais presque rien, sinon ce que mon expérience de l'hystérie collective, mes lectures en philosophie,

en littérature ou en histoire des sciences m'en avaient apprises. Ce qui m'attirait, c'était deux choses : d'une part, sa nouveauté, si bien que tout serait à inventer et que mes lacunes seraient moins visibles. Et étant donné ce que je venais de traverser en Roumanie, je me disais comme Stephan Zweig dans son *Journal* datant de la Première Guerre mondiale : « Que n'a-t-on pas appris sur la psychologie des masses. Mais à quel prix, à quel prix ! ». D'autre part, je présupposais qu'il y aurait moins d'étudiants — les critères de sélection seraient peut-être moins sévères ? —, et qu'ils seraient plus âgés et plus atypiques que la moyenne, comme souvent dans les disciplines naissantes qu'il s'agit de défricher (en haut à droite : la première édition de sa thèse : *La Psychanalyse, son image, son public*, PUF, 1961).



[...] L'expression « trio de métèques » est apparue le jour où les historiens François Furet et Yves Jogoy, devenus plus tard des amis, s'exclamèrent en nous apercevant à l'École des hautes études en sciences sociales : « Tiens, voilà les métèques ! ». La chose était bien entendue formulée avec humour et sur le ton de la plaisanterie, mais sur le moment, elle nous avait sidérée, voire un peu traumatisée. Ensuite, nous l'avons reprise à notre compte. Et quand j'interrogerais beaucoup plus tard Marie Moscovici, qui allait devenir ma femme, sur l'impression que lui avait fait notre trio, elle me répondit ceci : « Tous les trois, vous n'étiez pas éduqués, ce qui ne vous rendait nullement antipathiques — vous pouviez aller n'importe où —, mais vous n'étiez en rien conformes, y compris dans vos manières de table, hormis Chiva qui, seul, savait ce qu'était la nourriture raffinée et choisir les bons vins ». En ce qui me concerne, Marie ajoute : « Tu avais l'air mal dégrossi, mais tu en faisais bon usage. Quand je t'ai connu, en 1954, tu étais quand même un très jeune homme. Tu n'avais pas de manières, mais tu faisais de grands gestes ! Tu avais transformé ce côté mal dégrossi en désinvolture, si bien que tu avais une certaine allure, même si tu ne savais pas te tenir ». En vérité, je n'étais pas spécialement mal élevé : je n'avais pas été élevé du tout. Et Paul selon Marie ? « Celan était un personnage tragique : tout, chez lui, était vécu sur le mode du malheur, d'un profond malheur. Il avait pourtant un sourire magnifique, même s'il ne souriait pas très souvent. »

Au-delà de notre trio, il me semble que la chose qui nous a empêché, dès la fin 1948, de nous enfoncer dans la déprime, ce fut la « troupe Chiva », lequel avait l'art de se faire toutes sortes d'amis. C'est le moment où le centre de gravité de mon existence a basculé de la

République et du Marais vers le quartier Latin. Et dans notre périmètre attitré — Paul habitait rue des Ecoles, Chiva rue Gay-Lussac et moi rue Royer-Collard —, nul besoin de nous donner rendez-vous : on se croisait, on se laissait des messages sous la porte de nos chambres, on faisait un bout de chemin ensemble et on s'attablait dans les cafés. Nous n'avions pas non plus à nous raconter nos difficultés car elles étaient identiques. Je ne pouvais plus me passer de leur compagnie. Pour une raison simple : ces amis-là savent tout. Mais rien ne parvenait à chasser la tristesse de Paul. Comme si l'assassinat de sa famille l'avait rendu étranger dans sa propre vie, au point qu'on avait envie de lui fabriquer une jeunesse gaie, innocente et heureuse. Son visage était tourmenté, même s'il y avait en lui une certaine douceur. La sérénité, en revanche, lui était inconnue. « Je suis de plus en plus abandonné des hommes ! Si tu savais ma souffrance... », me dit-il un jour. Que pouvais-je lui répondre ?

[...] Mon ultime promenade avec Paul Celan eut lieu à l'automne 1969. Ce jour-là, je l'aperçus en descendant la rue d'Assas tandis qu'il s'engageait dans une allée du Luxembourg. Je lui emboîtai le pas, il sentit ma présence et me prit affectueusement le bras. Il avait terriblement changé. Sa démarche était ralentie et sa tête légèrement inclinée de côté. Il s'exprimait d'une voix douce qui semblait presque apaisée, mais chose étrange, son visage ne s'animait plus quand il parlait et des cernes profonds entouraient ses yeux. Là encore, je craignais d'articuler un mot, n'importe lequel, au risque de rompre le charme qui enveloppait ce moment et de faire basculer son humeur. Pour la première fois, il me parla aussi d'un de mes livres, mon *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, qui venait de paraître. Qu'il s'intéressa à mes écrits me bouleversa. Puis nous avons déambulé dans les librairies. Je ne soupçonnais évidemment rien de ce qu'il allait faire. Et je me suis toujours demandé, depuis, s'il se vivait déjà comme un homme qui se prépare au suicide. Tour à tour prophète, poète, saint, fou — mais toujours poète, cet homme d'exception se croyait en tout cas expulsé de l'existence ou superflu, comme si le monde n'avait cessé de le maltraiter et de lui contester le droit à la vie.

En le regardant s'éloigner, je me souviens m'être dit : « Voilà le plus grand poète de langue allemande de notre époque ». Nous nous étions rencontrés en 1948. Vingt ans plus tard, Paul m'apparaissait comme un homme aussi seul et aussi tourmenté qu'au moment de son arrivée à Paris. Mais plus désespéré encore : la rage et la désespérance d'un être que le monde a trahi, que tous ont trahi, y compris, en un sens, ses parents, déportés sans lui en Transnistrie. Et où pouvait-il bien aller désormais : retourner à Vienne ? S'établir en Allemagne, c'est-à-dire, dans un cas comme dans l'autre, supporter d'évoluer au milieu d'anciens nazis ? Au fond, Paul aura vécu toute sa vie en étranger — aliéné ? [...]

Conclusion

Plusieurs éditeurs sont d'ores et déjà pressentis pour l'édition de ce livre de souvenirs, qui devrait paraître début 2019. Et a priori, un certain nombre d'éditions (traductions) étrangères devraient suivre, les ouvrages de Serge Moscovici étant traduits dans une quarantaine de langues, ce qui fait aujourd'hui de lui un des penseurs français les plus connus à l'étranger. Le « réseau-Mosco », qui s'étend à l'échelle internationale, nous a par ailleurs assuré de son soutien. En effet, Rappelons ici que Serge Moscovici, qui a fondé le Laboratoire de psychologie sociale à l'EHESS (1976-2006), a été le premier président de la l'Association européenne de psychologie sociale expérimentale puis du *Committee on Transnational Social Psychology du Social Research Council* (1974-1980). Il a ensuite créé en 1976, à la MSH, le Laboratoire européen de psychologie sociale, un des premiers réseaux européens de recherche.



Ce père de la théorie des représentations sociales fut aussi professeur invité à la *New School for Social Research* à New York, à Princeton, à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de l'Université de Genève ou encore à l'université de Louvain et à Cambridge et il a fait par ailleurs partie de nombreuses académies savantes françaises et étrangères. Parmi ses titres et distinctions : commandeur de la Légion d'honneur, docteur *honoris causa* de la *London School of Economics*, de l'Université nationale autonome du Mexique, des universités de Bologne, Bruxelles, Genève, Glasgow, Pécs, Sussex, ISCTE, Rome, Séville, Jönköping, Iași, Brasilia, Evora. En 2003, il est lauréat du prix

Balzan pour son œuvre en psychologie sociale. Selon le communiqué de la Fondation Balzan, « Les travaux de Serge Moscovici dans le domaine des sciences de l'homme et de la société se caractérisent par une grande nouveauté : ils ont bouleversé les paradigmes canoniques de la discipline, renouvelé ses méthodes de recherche et ses orientations, créé une école européenne de psychologie sociale dont l'originalité est universellement reconnue. Dans ce domaine Serge Moscovici occupe désormais la place éminente qui fut, jusqu'à la fin des années 60, celle de Jean Piaget. »

En 2007, l'*American Psychological Association* et l'*European Federation of Psychologists' Associations* lui décerne le prestigieux prix Wundt-James pour son œuvre exceptionnelle. Suit, en 2010, le prix Nonino, *Master of His Time*, attribué par jury présidé par le prix Nobel de Littérature V.S. Naipaul. Comme l'écrit Mosco lui-même, j'ai tracé ma voie institutionnelle en France, mais c'est à l'étranger que j'ai vraiment fait carrière ».

Un certain nombre d'ouvrages et d'études ont été consacrés aux réfugiés juifs en France dans la première moitié du XX^{ème} siècle. D'autres portent sur le climat intellectuel qui régnait à Paris après la Seconde Guerre mondiale. Nous disposons aussi de l'ouvrage collectif publié sous la direction des historiens Pierre Milza et Antoine Marès, *Le Paris des étrangers depuis 1945* (Publications de la Sorbonne, 1995), qui englobe toutefois l'ensemble des étrangers, réfugiés et apatrides, de même que les travaux d'André Kaspi et de Gérard Noiriel. Enfin, il existe un certain nombre de témoignages, journaux, livres de fiction, etc., dont certaines parties concernent le quartier Latin après la guerre. Rien, toutefois, qui ne ressemble au récit qu'en fait Serge Moscovici à travers cette autobiographie. Celle-ci présente un autre immense intérêt : elle permet de comprendre le choix des thèmes qui ont hanté toute l'œuvre de Moscovici, inséparables de son parcours.

Le moins qu'on puisse dire est que Serge Moscovici, arrivé à Paris avec un franc en poche, aura réussi à relever, selon sa propre formule, « le pari du monde », pour. Les dernières pages de ce manuscrit n'en sont pas moins poignantes. On y lit notamment ceci : « Si la vie n'était pas une recherche, elle ne serait rien. Je n'étais pas fait pour vivre, et pourtant j'ai vécu. Par curiosité et par amour ».



ALL

Annexe (en complément)

« Serge Moscovici, inquieteur prémonitoire »

Portrait publié dans *Le Monde* du 25 avril 2002

Par Alexandra Laignel-Lavastine

« Un parti d'extrême droite aux portes du pouvoir : cette situation, le psychosociologue Serge Moscovici¹ l'a connue sous des formes bien plus radicales, lui dont l'adolescence a eu pour théâtre la Roumanie de la Garde de Fer, des pogroms puis de la Shoah². Mais voilà : il y a dans le racisme et l'antisémitisme, écrivait-il déjà en 1984, « un noyau dur, un matériau impalpable qui résiste, autour duquel on peut tourner comme les électrons tournent autour de leur noyau, mais dans lequel on ne pénètre pas. Un noyau aussi dur et aussi résistant que la mort elle-même ». Phrase terrible de la part d'un savant dont tout l'itinéraire semble avoir consisté à fuir l'atmosphère d'une jeunesse volée par la haine. Que son fils, Pierre, soit devenu ministre de Lionel Jospin et Denis centralien, avait en outre fait de cette trajectoire un modèle d'intégration réussie. Au lendemain du dimanche 21 avril [2002], pourtant, le tableau semble soudain moins lumineux pour cet homme exigeant et d'une rare densité. Un homme qui, après avoir été dès les années 60 un pionnier de l'écologie politique en France, et son principal maître à penser, allait prendre ses distances avec le mouvement à la fin des années 80, reprochant aux écologistes d'alors leur manque de fermeté à l'égard du Front national.

« D'un confins à l'autre du Vieux Continent, c'est à une belle et douloureuse histoire d'Europe que renvoie le destin des « Mosco ». Sans la guerre, explique Serge Moscovici, fils d'un marchand de céréales, il serait retourné sur les bords du Danube, pour y travailler, dit-il, « comme mon père et mon grand-père. Heureux de voir s'écouler

¹ Voir le volume d'hommages qui lui a été consacré sous le titre *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici*, Editions de la Maison des sciences de l'homme (2002, 606 p.) Et aussi, le petit livre d'entretiens réalisé avec Pascal Dibie, *Réenchâter la nature* (L'Aube / co-édition Radio-France, 2002), sans doute la meilleure introduction à son œuvre et à son parcours.

² Sur la Shoah en Roumanie, voire le monument de Matatias Carp, extraordinaire chronique des persécutions puis de l'extermination, rédigée à Bucarest en temps réel, entre 1940 et 1944 : *Cartea Neagra. Le Livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie* (Denoël, 2009, 710 p.), traduit du roumain, présenté et annoté par Alexandra Laignel-Lavastine.

les années près des vastes champs de blé ». Mais il y aura la montée du fascisme roumain et l'expérience cruciale de l'antisémitisme. Le futur sociologue est exclu du lycée, réchappe par miracle au sanglant pogrom de Bucarest de janvier 1941 — « ce que j'ai vu alors a brouillé pour toujours la vision que j'avais des hommes », raconte-t-il dans sa *Chronique des années égarées*, un récit autobiographique en partie écrit pour ses deux fils. Puis ce sera, à 17 ans, le travail forcé, le froid et la faim. « Là, pour la première fois, j'ai compris l'importance de ma taille... ». Comme il est le plus grand, on le nomme chef. Du coup, il se met à apprendre et à lire le français. Et de concevoir le projet fou, lui qui travaillera en usine jusqu'en 1947 comme ajusteur (en compagnie de Boris Cyrulnik) de « devenir un homme d'étude ». Les premières années à Paris, qu'il gagne par la filière des camps de personnes déplacées, restent très incertaines. « Je menais une triple vie » : inscrit en licence de psychologie, il travaille dans la confection pour survivre et mène une existence de noctambule en compagnie du poète Paul Celan et de l'ethnologue Isac Chiva, l'ami de toujours, tous deux également originaires de Roumanie. « *Notre trio nous tenait lieu de famille* », se souvient encore ce dernier.

« Le genre de parcours qui vous trempe un caractère et explique le non-conformisme d'un penseur toujours à l'écart des modes. On comprend mieux, aussi, la genèse de cette œuvre inclassable : sa passion pour la nature, lui qui appartient à une génération élevée « dans une culture de la mort », et cette façon si particulière d'observer le monde à partir de ses marges, de ses minorités. Car dans le paysage des sciences humaines en Europe comme aux Amériques, Serge Moscovici fait figure de « monstre sacré ». C'est vrai dans son domaine, la psychologie sociale, discipline à laquelle redonne toutes ses lettres de noblesse — la *Psychologie des minorités actives* (1979) et *L'Age des foules* (1981) sont désormais des classiques. Cela vaut encore pour son travail de philosophe et d'historien des sciences et de la nature. Des générations entières ont ainsi été marquées par ses essais, dont *Sur l'histoire humaine de la nature* (1968) ou *Hommes domestiques et hommes sauvages* (1974).

« Les années roumaines n'en ont pas moins laissé leurs traces. Quand ses fils étaient petits, Serge Moscovici estimait qu'il ne fallait pas les gaver, « pour les habituer aux privations, au cas où... ». Il le raconte avec humour, mais il n'empêche : les ironies de l'Histoire sont parfois vertigineuses ! Ainsi quand Pierre Moscovici, ministre de l'Intégration européenne dans le gouvernement Jospin, fut accueilli à Bucarest comme un membre à part entière de la « famille nationale »... alors qu'en 1938, cet Etat retirait à son grand-père la nationalité roumaine. Il y avait « quelque chose d'embarrassant et de pitoyable dans cet orgueil à faire partie d'une nation qui ne voulait pas de nous », commentera à ce propos Serge Moscovici dans ses mémoires. Entre-temps, ladite

nation, dont les élites peinent toujours à faire face à la participation directe du pays à la Shoah et où le négationnisme prospère, a presque tout oublié. C'est une des raisons pour lesquelles le sociologue a toujours refusé d'y retourner depuis 1989. Et aucun *doctora honoris causa* ne l'a fait changer d'avis.

« La politique, en revanche, est restée de tradition familiale : l'oncle, Ilie Moscovici, ne fut-il pas un des fondateurs de la social-démocratie roumaine ? Chez Serge, l'engagement dans l'écologie prolongera un « naturalisme subversif » qu'il expose au fil de plusieurs ouvrages, dont *La Société contre nature* (1972), livre culte pour toute une génération d'intellectuels et notamment de féministes. « Mosco » bouleverse alors les catégories de pensée en vigueur en montrant que la nature a une « histoire humaine » et que la société elle-même en sort continuellement. C'est aussi la grande époque de l'UER d'ethnologie pirate de Jussieu où ce singulier professeur — Pascal Dibie, son ancien étudiant, évoque « sa magistrale fausse absence de talent pédagogique » — fascine un public soucieux, à sa suite, de « réenchanter le monde » et de lutter contre la domestication des âmes. L'époque, enfin, où il répond volontiers qu'il n'a « malheureusement pas d'itinéraire. J'ai des chemins, quelques idées fixes, et une sorte de radar assez rudimentaire qui me fait sentir avant d'autres les pulsations du monde autour de moi ».

« Que pense du séisme politique de dimanche [21 avril 2002] l'auteur de *La Machine à faire des dieux* (1988), qui souligne souvent que « faire de la politique » revient un peu « à faire de la psychologie des masses », à se demander comment une idée peut devenir « agissante », se muer en croyance et s'enraciner dans le sens commun ? « Ce qui me frappe le plus », observe-t-il, à l'évidence très affecté, « c'est d'abord la libération de la parole raciste. Mais il ne faudrait pas occulter le fait que ce résultat procède également d'une constante dépréciation du monde politique : dans cette désastreuse perte de légitimité, plusieurs acteurs, dont les médias, les syndicats et peut-être les intellectuels, portent leur part de responsabilité. Ils ont un peu joué les pompiers pyromanes. Enfin, on s'est sans doute trop occupé des consommateurs, pas assez des citoyens, oubliant que la politique, c'est d'abord une passion, et une passion à long terme ! ».

Dans le même esprit, Serge Moscovici reste convaincu que « la question naturelle dominera le XXI^{ème} siècle ». Il le réaffirme avec force dans son livre, justement intitulé *De la nature : pour penser l'écologie politique* (2002), conçu, précise-t-il, « comme un manifeste ». On ferait bien d'y prendre garde. Car s'il y a une chose qui caractérise l'œuvre de ce grand inquieteur qu'est Serge Moscovici, ce sont ses intuitions prémonitoires.
